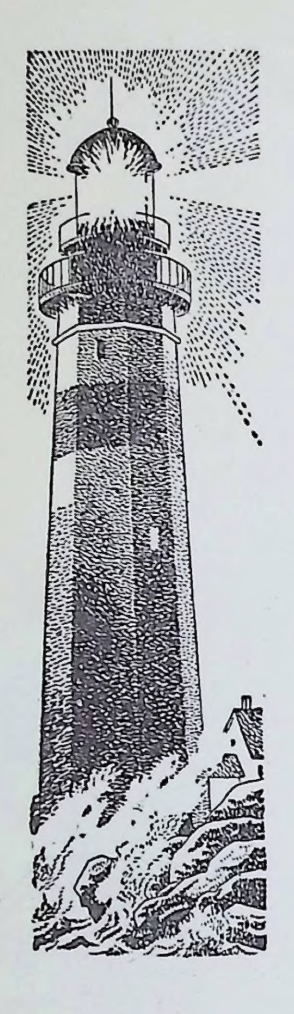

Le Courrier du
Cinema
Numéro spécial consacré aux films français
8¢
Vol. 2 --- No. 8
AOUT 1937
MONTREAL
JACQUELINE FRANCEL
et
HENRY GARAT



TEL UN PHARE qui éclaire la route du marin, le guide à bon port . . . l'écusson de FRANCE-FILM annonce au cinéphile un programme français de la plus haute qualité.

FRANCE-FILM POSSEDE TOUS LES ATOUTS DU PROGRES.

Les meilleurs artistes. Les meilleurs sujets de films.
Les meilleurs réalisateurs.

France-Film est une firme canadienne-française, au capital canadien-français et qui combat pour que les nôtres aient leur part dans l'industrie du film.

SUIVEZ NOS PROGRAMMES

SAINT-DENIS

Une programmation sans égale pour le mois d'août

SEMAINE DU 31 JUILLET AU 6 AOUT

MESSIEURS LES RONDS DE CUIR avec Larquey, Roger Duchesne, Saturnin Fabre, Baroux, Signoret, Josette Day, Betty Spell.
MERLUSSE le chef-d'oeuvre de Marcel Pagnol.

SEMAINE DU 7 AU 13 AOUT

TOPAZE avec Léon Belière, Arnaudy et Delia Col
BOULOT AVIATEUR avec Jeanne Fusier-Gir, Jacqueline Dax, Robert Arnoux et Marguerite Moreno.

SEMAINE DU 14 AU 20 AOUT

POLICE MONDAINE avec Charles Vanel, J. L. Barrault, Larquey, Jean Servais, June Astor et Alice Field.
MONSIEUR BEGONIA avec Max Regnier, Josette Day, Colette Darfeuil, Suzanne Dehelly, Pauley et Camille Bert.

SEMAINE DU 21 AU 27 AOUT

Un grand film français
KOENIGSMARK avec Elissa Landi, John Lodge, Pierre Fresnay, Debucourt, Jean Yormel et Jean Max.

RENDEZ-VOUS CHAMPS-ELYSEES avec Jules Berry, Larquey, Marcel Vallee, Bever, Micheline Chierel, Mado Berry.

CINEMA DE PARIS

Présentement à l'affiche. Un super-film sensationnel

11ème SEMAINE "CESAR" 11ème SEMAINE

avec Orane Demazis, Pierre Fresnay, Charpin, André Fouché et RAIMU.

TRES PROCHAINEMENT

Le triomphe des triomphes français.

"NITCHEVO"

avec
Harry BAUR et Marcelle CHANTAL pour la première fois ensemble

FRANCE-FILM

Edifice C.I.L. MONTREAL Côte du Beaver Hall

"Le succès est au film parlant français"

LE COURRIER DU CINEMA

Volume 2 --- Numéro 8 | Rédacteur-en-chef: Lucien GODIN | Août 1937



"Les Amours de Beethoven"

L'Expansion du Cinéma Français

Le cinéma français a définitivement gagné la partie : même durant l'été que l'on qualifie dans les cercles cinématographiques de saison-morte des films de grande classe tiennent l'affiche dans nos salles locales. Le public qui ordinairement les délaisse pendant cette époque suffocante demeure fidèle et compose des auditoires aussi nombreux que pendant l'automne et l'hiver.

Le public, dernier juge en somme en cette matière, dit mieux que tout discours et toute publicité son appréciation des efforts heureux accomplis dans les studios français. De grands films que certains estiment à l'égal de chefs-d'oeuvre ont passé dernièrement sur l'écran du Cinéma de Paris. Nommons entre autres "Les Amours de Beethoven" et "Koenigsmark". Les habitués du cinéma Saint-Denis auront l'occasion d'apprécier prochainement ces deux films d'une intensité dramatique, d'une conception parfaite, vibrants d'une vie toute intérieure et projetant sur le fonds de l'âme humaine des rayons nouveaux.

Harry Baur, ce Hugo de l'écran, compose un Beethoven à l'âme sensible, aux traits ravagés par la mélancolie de ses dernières années que la surdité assombrit, un Beethoven vivant au centre d'un univers sonore et dont tout l'être en est bercé et violenté, un Beethoven humain que cette même condition d'argile exacerbe, éblouit et écrase en même temps.

Koenigsmark avec Ellissa Landi, Pierre Fresnay, John Lodge, Debucourt est une production d'époque dont le caractère éblouissant et annoté méticuleusement fait une brillante reconstitution. L'espace restreint nous oblige à omettre les noms d'autres productions de premier ordre dont les cinéphiles diront qu'elles sont dignes de l'écran français.



"Koenigsmark"

LA CIE DE PUBLICATION "LE COURRIER DU CINEMA"

Le Courrier du Cinéma est publié par M. Garand, éditeur. 1425, rue Sainte-Elisabeth, Montréal. Tél. LAncaster 6586. Il est enregistré au Parlement comme matière de seconde classe. L'abonnement est de $1.00 par an. Représentant à Toronto, M. S. H. Marks, 3, St. Charles St. W. Représentant à Québec, M. H. W. Vance, Théâtre Arlequin. Représentant à New-York, M. Peter H. White, 729, Seventh Avenue. Représentant à Los Angeles, Californie, M. Jack Drum, 8818 Dorrington Avenue. Distributeur à Montréal, MM. Charron & Fils; à Québec, Agence québecoise de distribution Enrg., M. Nadeau, secrétaire. M. Williams, Chicoutimi. Chaque copie se vend huit sous. Adressez toute correspondance au bureau principal, à Montréal. Le Courrier du Cinéma est l'organe officiel mensuel des théâtres principaux distributeurs et producteurs de films du Canada et des Etats-Unis.



Monique Rolland (France Film)



Hélène Robert (France Film)



Tino Rossi (France Film)



Elvire Popesco (France Film)



Henri Guisol (France Film)

Véra Korène dans "La Danseuse Rouge" s'est-elle inspirée de Mata Hari ?

Il y a dans "La Danseuse Rouge" plusieurs points communs avec l'existence mystérieuse de Mata Hari. Henri Hirsch qui écrivit le roman "La Chèvre aux pieds d'or", dont Jean P. Paulin a tiré le film, s'est-il inspiré de l'histoire fertile en aventures et en émotion de la célèbre espionne? Le personnage de Tania Golgorine qu'incarne Véra Korène avec une troublante humanité a-t-il été calqué sur celui de Margarita Gertrude Zella qui, sous le matricule H-21 travailla pour les services secrets allemands et qui fut comme elle fusillée à Vincennes à la Caponnière ? Peut-être ou bien il s'agit d'une curieuse et imprévue coincidence.

Dans "La Danseuse Rouge", Tania Golgorine commence par être danseuse; aidé par un riche et énigmatique protecteur, elle paraît sur plusieurs scènes de théâtre. Elle visite Bruxelles, Londres, Paris... et fréquente tout un monde cosmopolite où dominent les diplomates et les officiers supérieurs. Elle met en rapport des hommes dont elle ignore le véritable métier et qui sont des espions, avec toutes les personnalités les plus en vue qu'elle a réussi à approcher et à faire venir chez elle.

Mata Hari elle aussi a agi de même. Toutefois, elle le faisait sciemment. Elle était une espionne, elle savait qu'elle travaillait pour le Nachrichten Bureau de Berlin. Quand Margarita Gertrude Galle, qui était enrôlée dans les rangs de notre service secret, se mit en rapport avec les émissaires allemands opérant en Espagne à San Sebastian, elle savait qu'elle trahissait ceux qui avaient mis leur confiance en elle. Elle agissait ainsi après mûres réflexions, guidée uniquement par un désir de lucre et de gain.

Tania Golgorine, elle, fait de même mais inconsciemment. Elle ne connaît pas la véritable identité du docteur Karl, en qui elle croit avoir un ami, mais qui, en réalité, ne s'intéresse à elle que parce qu'elle peut lui être utile. Elle croit aussi à Frantz lorsque celui-ci lui déclare son amour, et quand il se révèle à elle sous son vrai jour, elle reste quand même sous sa domination.

Lors du procès de Mata Hari, les sentiments qui la rapprochaient de son avocat, Me Clunet, furent révélés au grand jour. Chargé de défendre la danseuse espionne, Me Clunet, qui auparavant ne la connaissait pas, tomba éperdument amoureux d'elle. Tout le long de l'instruction, il ne cessa de manifester ses sentiments et lorsque le jugement fut rendu, il se prodigua pour essayer d'obtenir la grâce de sa cliente. Hélas ! ses démarches auprès du Président de la République dont il était l'ami demeurèrent vaines. Quand le jour fatal arriva, il se rendit dans la cellule que Mata Hari occupait à Saint-Lazarre et tenta de cacher à celle-ci la vérité. Il lui déclara que le peloton allait tirer à blanc et que l'exécution serait un simulacre.

Après celle-ci, elle serait remise en liberté sur le terrain de manoeuvre à la Caponnière de Vincennes, où il accompagna Mata Hari. Me Clunet embrassa celle-ci longuement et, pâle et défait, se retira. Quelques instants plus tard, la danseuse espionne tombait sous les balles du peloton d'exécution.

Dans le film de J. P. Paulin, on retrouve principalement dans la seconde partie, plusieurs analogies avec la véridique histoire de Mata Hari. Tania Golgorine, elle aussi, est défendue par celui qui l'aime et qu'elle aime. C'est une rencontre d'autrefois à laquelle, au moment de son arrestation, elle fait appel. Me Brégyl qu'elle a connu un an avant la guerre, lors d'un récital de danse au théâtre des Champs-Elysées et auquel elle s'était profondément attachée, ignorait, comme elle, qu'elle était le jouet des agents ennemis. Il la défend avec énergie, de tout son talent. Il tente de fléchir la décision du conseil de guerre, d'obtenir du Président de la République dont il est l'ami la grâce de sa cliente. Mais ses démarches demeurent infructueuses. Tania Golgorine, comme Mata Hari, sera fusillée à la Caponnière, lieu sinistre en bordure d'un talus boisé où pas mal d'espions ont fini leur carrière.

Comme Me Clunet, Me Brégyl accompagnera la condamnée à mort sur le terrain d'exécution; comme lui, il l'embrassera quelques minutes avant l'instant fatal.

Ainsi, "La Danseuse Rouge", par plusieurs points rappelle l'existence et le procès de Mata Hari. Ce ne sera certes pas pour nous déplaire. Les films d'espionnage ne manquent pas d'intérêt, surtout lorsqu'ils s'inspirent de la vérité. La vie de Mata Hari qui fut la plus grande figure de l'espionnage international durant la guerre, devait servir d'intrigue à un film. J. P. Paulin a très bien fait d'adapter à l'écran "La Chèvre aux pieds d'or" de Charles-Henri Hirsh, puisque, volontairement ou non, le personnage de Titania Golgorine évoque celui de l'espionne H-21.

Ludmilla Pitoëff et Véra Korène dans "La Danseuse Rouge". (France Film)

Véra Korène prête son masque étrange et beau à l'héroïne du film. Jean Worms est Me Brégyl et le reste de la distribution groupe, outre Jean Galland, mystérieux docteur Karl, et Jean Martinelli, évoque Frantz, les noms de Ludmila Pitoeff qui dans le rôle de Soeur Gabrielle, nous fait souvenir de Soeur Léonide qui fut pour les détenues de Saint-Lazare d'un grand réconfort et d'une aide infinie; de Maurice Escande, Jean Toulout, Paul Amiot, Margo Lion, René Génin et Jeanne Helbling.

"SOEURS D'ARMES"

Léon Poirier tourne aux studios Eclair d'Epinay, une nouvelle production, "SOEURS D'ARMES", avec Jeanne Sully, de la Comédie-Française, et Josette Day comme principales interprètes féminines. "SOEURS D'ARMES" retracera les principaux épisodes de la vie de Louise de Bettignies qui, pendant la guerre de 1914-18, a rendu de grands services aux Alliés

"LE BEAU METIER"

De la scène d'Henri Clerc, "LE BEAU METIER", il va être tiré un film par les soins d'Henry Diamant-Berger.

La réalisation en sera confiée à un jeune metteur en scène.

Nouvelles de France - Film

"LA GRANDE ILLUSION"

"LA GRANDE ILLUSION" qui réunit une des plus brillantes interprétations qu'on ait jamais vu dans un même film, aura pour le public de nombreux attraits.

Son sujet original nous conte la vie des prisonniers dans les camps allemands au cours de la Grande Guerre.

On y vivra la vie de ces combattants qui, pendant toute leur détention, ne pensaient qu'à une chose : s'évader.

Ce sujet était des plus délicats à réaliser, car il risquait d'offenser certains pays; Charles Spaak et Jean Renoir l'ont traité avec le plus grand tact pour éviter ces écueils.

Dès le début du film, un avion français est abattu par une escadrille allemande. Les deux officiers du bord sont immédiatement faits prisonniers. Courtoisement, le Commandant de l'escadrille allemande les invite à sa table. Puis nos héros sont transportés dans le premier camp de prisonniers; nous voyons les privations que subissent les soldats allemands, mal nourris, durement menés.

Contraste avec les prisonniers français qui reçoivent de France des colis remplis de victuailles adoucissant leur sort.

Tous les documents et anecdotes qui émailleront l'action du film ont été recueillis par Jean Renoir auprès d'anciens prisonniers de guerre. C'est ce qui donne à "LA GRANDE ILLUSION" un intérêt d'autant plus vif qu'il sera plus vrai.

Il ne faut pas croire que "LA GRANDE ILLUSION" est un sombre drame sur la guerre. Ce qu'on a voulu montrer ici c'est surtout la vie des prisonniers dans les camps allemands.

Des scènes d'un comique irrésistible alterneront avec des épisodes dramatiques. Une intrigue sentimentale mettra un peu de joie et de vie dans cette histoire simple et humaine.

Baucoup de ceux qui ont vécu cette période de la Grande Guerre éprouveront une certaine émotion lorsqu'ils verront reconstitué, dans un camp de prisonniers, un théâtre de troupe où des hommes déguisés en femmes danseront, chanteront en interprétant les succès musicaux de l'époque.

A côté des moments de détente, la vie de ces prisonniers continue, déprimante et morne, impossible à supporter passivement.

Aussi les tentatives d'évasion abondaient. Ceux qui avaient l'imprudence d'essayer de s'évader à plusieurs reprises étaient transportés dans une forteresse et soumis à un régime rigoureux.

Il semblera alors qu'aucun espoir ne leur reste plus pour une évasion. Mais au prix de la vie d'un de leurs camarades, deux prisonniers s'échappent. Ils courent le pays, blessés et affamés jusqu'à ce qu'ils soient complètement épuisés.

Ils cherchent refuge dans une ferme isolée où une jeune paysanne allemande, dont le mari et le frère ont été tués sur le front français, les recueille, les nourrit, les sauve.

Dans "LA GRANDE ILLUSION", on a soigneusement évité toute politique. Ce film est avant tout humain, se déroulant sur un rythme rapide, il sera tour à tour émouvant et gai en évitant le conventionnel et le comique appuyé.

Pierre Fresnay, Saint-Cyrien distingué, oppose à Jean Gabin une silhouette d'officier de carrière.

Il a, dans "LA GRANDE ILLUSION", un rôle des plus ingrats à remplir et s'en tire avec bonheur.

Nous croyons que c'est une des plus belles créations de sa carrière. Eric Von Stoheim, acteur prodigieux, compose une silhouette dure mais vraie d'officier allemand; il interprète son rôle avec force et sincérité.

Dalio, que l'on a déjà remarqué dans plusieurs créations, est une des révélations du film. C'est un artiste doué d'un rare talent dramatique.

Carette déploie toute sa fantaisie et son humour, son optimisme et sa gaîté feront la joie des spectateurs.

L'incarnation que Dita Parlo a faite d'une paysanne allemande sera l'un des éléments les plus émouvants de ce grand film.

Jean Gabin s'est surpassé dans "LA GRANDE ILLUSION" où il incarne le rôle d'un simple mécano arrivé grâce à son sang-froid et à son héroïsme au grade d'officier.



Eric von Stroheim dans "La Grande Illusion".



Annabella et Bernard Lancret dans "La Citadelle du Silence." (France Film)



La Vedette Française

doit être la plus

Élégante

A gauche: silhouette moderne et audacieuse de Jacqueline Delubac; *à droite:* Marcelle Chantal *vêtue d'une toilette très simple de ligne personnifie l'élégance française; à gauche, photo inférieure: la ligne très sobre de cette toilettes met en valeur la jolie* Annabella; *à droite:* Danielle Darrieux *porte avec aisance cette robe d'une élégante audace.*







MONSIEUR BEGONIA

Résumé du film

M. et Mme MERCHANT, les grands couturiers de réputation mondiale cherchent un directeur pour leur maison.

Pourquoi?

Parce que M. MERCHANT en vieillissant connait les ardeurs de l'été de la Saint-Martin, ce qui se traduit par un relâchement très fâcheux de son autorité patronale, principalement dans les services féminins soumis à sa direction. Mme MERCHANT, a donc exigé qu'une note soit envoyée aux journaux pour faire connaître qu'une place très importante est libre dans la fameuse maison de couture.

Les candidats, on s'en doute, sont nombreux mais de valeur inégale.

Parmi les moins doués, il faut citer le jeune POUSSIER qui bégaye assez désagréablement, et qui ratant une fois de plus, de ce chef, une situation en rapport avec ses moyens techniques, prend le parti de s'embaucher dans la police judiciaire!

MAX DUPONT, autre postulant, aurait toutes chances de décrocher la timbale, mais son très jeune âge le dessert. Il n'a pas suffisamment "l'aspect commercial."

Qu'à cela ne tienne, pense notre Max qui n'insiste pas.

Le lendemain, se présente un candidat qui, lui, possède l'aspect commercial.

Le nez imposant servant de base solide à une paire de lunettes américaines, le cheveu frisottant, un culot monstre, il conquiert irrésistiblement la confiance des MERCHANT.

Comment vous nommez-vous? questionne le patron.

Notre homme est pris de court, car c'est Max vous l'avez deviné. Il a rencontré la veille, en sortant de chez MERCHANT un magnifique "type commercial" dont il s'est fait la tête, mais tout à son travail de copiste génial, il a complètement omis de se munir d'un nouvel état civil.

Cependant il se remet: c'est une corbeille de fleurs qui va lui fournir sa réponse.

"Je me nomme M. BEGONIA" dit-il. Et il est engagé.

Son grimage est si parfait qu'il trompe même la jolie MARGUERITE, sa charmante fiancée, qu'il réussit à faire entrer comme première chez son nouveau patron.

Tout serait pour le mieux si Max, à son insu, n'avait copié la tête d'un bandit international vainement recherché par la police.

POUSSIER, nouveau venu à la P. J. se trouve un jour nez à nez avec BEGONIA, qu'il prend naturellement pour l'indésirable escroc.

Et la gaffe du brave garçon, par suite d'une série de complications, que nous sommes obligés de passer sous silence, le conduira à l'arrestation providentielle du véritable bandit.

Ce dernier, en effet, associé à la jolie EMILIENNE, maîtresse de MERCHANT, est sur le point de réussir une escroquerie colossale dont l'amoureux couturier va être la victime.

BEGONIA, en déjouant la machination, improvise des moyens de sauvegarde qui le désignent comme le coupable, en sorte qu'il est arrêté et honni par les MERCHANT qu'il vient en réalité de sauver.

Fort heureusement pour lui, ce brave gaffeur de POUSSIER pour qui le dieu des policiers, qui est comme chacun sait le Hasard, a des attentions particulières, est mis fortuitement en présence de l'homme au vrai nez, et il l'arrête triomphalement.

C'est la mort de BEGONIA, MAX n'aura plus besoin maintenant de son grimage astucieux pour diriger la célèbre maison MERCHANT, et il épousera, comme bien vous le pensez la jolie première qu'il n'a jamais cessé d'aimer.





Trois scènes du film français "Monsieur Bégonia" avec l'impayable Pauley. (France Film)





"RENDEZ-VOUS CHAMPS-ELYSEES"

Avec Jules Berry, Pierre Larquay, Micheline Cheirel, Ernest Bever, Mady Berry. (France Film)

Rendez-vous Champs - Elysées

Maxime GERMONT (Jules BERRY) n'avait jamais rien fait de ses dix doigts. Possesseur de revenus suffisants et d'un goût très prononcé pour le farniente, il eût sans doute terminé sa vie de la même façon, si un jour, il n'avait appris qu'il était ruiné, et qu'il allait être saisi, pour avoir maintes fois oublié de payer son terme.

Ayant appris que s'il pouvait exciper de la qualité de chômeur il se trouverait libéré du même coup de ses obligations vis-à-vis de son propriétaire, Maxime s'arrangea en conséquence.

Ayant vendu sa somptueuse voiture, maintenant inutile, il réussit à se faire engager aux services municipaux de la voirie, comme chauffeur d'une voiture SITA.

Cette situation n'était sans doute pas le rêve, mais comme il avait la ferme intention de ne l'exercer que le temps strictement nécessaire pour avoir droit ensuite à la qualification de CHOMEUR, il s'en contenta.

Comme il n'était pris que de 4 heures du matin à 10 heures, cette situation lui permettait de continuer, avec des moyens réduits, sa vie d'autrefois.

Maxime a rencontré dans un cabaret chinois une charmante jeune fille, Lilianne (Micheline CHEIREL), qui, comme beaucoup de ses pareilles, bien que sage, affecte des allures de jeune vamp.

Justement, parce que, très différente des femmes qu'il a connues auparavant, Maxime ne tarde pas à en être très épris.

Ainsi sa vie se partage entre le travail et le plaisir. Tous les soirs on continue à voir dans les endroits chics, le beau Maxime, suivi de ses inséparables Claude et Pierre.

A 4 heures du matin, changement à vue: le fêtard se métamorphose en boueux et se satisfait de la compagnie de ses deux camarades de travail, Totor (Pierre LARQUEY) et Ernest (BEVER). Totor notamment l'intéresse. Vrai type de faubourien, il est toujours en révolte contre tout ce qui l'entoure, et son humeur est telle, qu'il ne peut rester plus de trois semaines dans le même emploi.

Ce rouspéteur né est d'ailleurs bourré de contradictions. Il a une vénération particulière pour Jeanne d'Arc. A cela une raison: lui aussi bénéficie de certaines minutes d'illumination.

Ainsi, le jour de son mariage.... Il aurait certainement mieux fait de suivre son inspiration et d'aller prendre un demi plutôt que de passer à la mairie.

C'est qu'Eulalie (Mady BERRY), la femme de Totor, est une maitresse femme. C'est le seul être devant lequel Totor consente à baisser pavillon.

Après une discussion assez orageuse, Totor est venu chez Maxime (qui, pour les besoins du service lui avait donné son adresse) pour l'inviter à déjeûner.

Hélas, pourquoi fallait-il que Maxime se rendît ce soir-là au rendez-vous que lui avaient donné Claude et Pierre? Il avait pourtant promis à Liliane, à qui cette compagnie de fêtards ne convenait guère, de ne plus les revoir. Il allait supporter les conséquences de son manque de parole. S'étant attardé dans une boîte de nuit, il est surpris par l'heure et n'a pas le temps de changer de costume. En habit, ayant simplement relevé le col de son pardessus, il arrive au garage municipal où l'attendent Totor et Ernest. Justement celui-ci (à qui Totor a fait part du luxe de l'appartement de Maxime) vient d'exprimer ses sentiments à l'égard de ce faux frère qu'est Maxime. Sans s'attarder à donner des explications sur sa mise. Maxime s'installe au volant et l'on part. Tout en déchargeant les poubelles, Ernest et Totor continuent leur querelle qui se terminera, comme il se doit, chez le bistro. Mais ils ont laissé Maxime seul sur le siège de la voiture.

Survient un agent avec lequel Maxime a déjà eu maille à partir. Apercevant ce fêtard au volant d'un camion de la voirie, l'agent ne se doute pas qu'il se trouve en présence d'un pochard et l'invite rudement à descendre. Refus de Maxime. Fureur de l'agent, qui, l'attrapant par le bras va l'emmener de force, quand reviennent Totor et Ernest.



"Police Mondaine" avec Charles Vanel, Alice Field, Larquey, Jean Louis Barrault, Abel Jacquin, Camille Bert, Jean Cyrano, Jean Servais, Hélène Pépée, André Roanne et Junie Astor. (France Film)

POLICE MONDAINE

Un bal musette à Montmartre... Accordéon, danseurs, public étrangement mélangé de gens élégants et de visages inquiétants. Parmi eux, un gros homme à l'air placide... Une femme, au bar, fume tranquillement. Un homme jeune PAUL (André Roanne), qui semble surveiller, s'arrange pour déclencher une discussion, puis une bagarre. La police accourt, arrête tout le monde. En pleine nuit, au commissariat, un petit homme nerveux est là qui attend. C'est PICARD (Pierre Larquey), le chef de la Brigade Mandaine, brigade des stupéfiants et des moeurs. La bagarre n'a été qu'une mise en scène pour faire arrêter le gros monsieur placide qu'on soupçonne sous le surnom de MON ONCLE (Philippe Richard), d'être un trafiquant de cocaïne. Le jeune homme est un des inspecteurs de PICARD, PAUL. La jeune femme une de ses collaboratrices secrètes, LUCIENNNE (Junie Astor).

Déception, on ne trouve pas de drogue sur MON ONCLE, pas davantage sur les autres arrêtés.

PICARD et PAUL, furieux doivent relâcher tout le monde et LUCIENNE continue son rôle d'agent secret. Au cours de la soirée elle a fait la connaissance de SIRO (Abel Jacquin), un homme du "milieu" qui a été arrêté aussi. Elle sait que SIRO fait partie de la bande des trafiquants. LUCIENNE qui feint d'être affolée par sa mésaventure sort du poste avec tout le monde quand SIRO est relâché. Ils sont devenus copains, aussi n'hésite-t-il pas à l'emmener chez ses camarades, dans un autre bar de la rue Pigalle où elle fait la connaissance de SALVATI (Charles Vanel), le chef de la bande. L'indicatrice de la police est désormais dans la place.

Une soirée chez le baron DARMONT (Camille Bert), avenue Henri Martin. Des hommes politiques, des académiciens. Le BARON sous cette façade mondaine est en réalité un grand trafiquant international de stupéfiants. Il a sous ses ordres à Paris, la bande à SALVATI, MON ONCLE, SIRO, etc... Le BARON a une fille DOLLY (Assia), qu'il élève loin de ses combinaisons louches et qui ignore tout. Il a aussi une maîtresse SYLVIA, (Alice Field), aventurière de grande allure qui elle-même a un protégé Philippe DANCOURT (Jean Servais), jeune ingénieur chimiste sans fortune et sans travail. Le BARON possède une usine de produits pharmaceutiques qui dissimule sa véritable activité de fabricant de stupéfiants. SYLVIA a fait engager PHILIPPE par le BARON; PHILIPPE qui est honnête et a confiance en SYLVIA ne soupçonne pas le double rôle qu'on lui fait jouer.

Vers minuit, le BARON quitte ses invités et rejoint SALVIATI qui lui apprend qu'il vient de "descendre" un de ses hommes qu'il soupçonne d'avoir "donné" MON ONCLE.

Cependant le Commissaire PICARD malgré l'échec de l'arrestation sans résultat des deux compères SIRO et MON ONCLE ne désespère pas d'arrêter la bande SALVIATI et même de remonter jusqu'au BARON qu'il soupçonne vaguement mais contre lequel il ne peut rien.

Il compte sur son inspecteur PAUL, mais surtout sur LUCIENNE qui a gagné la confiance de SIRO et s'est introduite dans la bande.

La bande SALVIATI doit prendre livraison à CAUDEBEC d'un important chargement d'opium. D'une péniche on débarque des caisses, on les cache dans la voiture du BARON. Mais, coup de théâtre, la fin de l'opération est desastreuse pour la bande SALVIATI :c'est une bande rivale, celle de SCOPPA (Jean-Louis Barrault), qui réussi à s'emparer des précieux bagages après avoir assommé les hommes de SALVIATI et volé la voiture.

Fureur du BARON, SALVIATI et consorts qui décident une expédition punitive chez SCOPPA. Mais auparavant SALVIATI et ses hommes réussissent à s'emparer de l'argent de l'acheteur de l'opium de CAUDEBEC, argent destiné à SCOPPA. SALVIATI a pris en partie sa revanche.

SYLVIA et SALVATI arrivent au cimetière, pénètrent dans la chapelle, coup de théâtre; SCOPPA, qui a découvert l'adresse de la réserve, est là avec ses hommes. Bagarre entre les deux bandes, mais un autre ennemi se présente: la police. Les deux bandes s'unissent contre l'adversaire commun et le siège de la chapelle par les forces de la police commence.

Spectacle dramatique dans le cimetière, où arrivent des renforts de police demandés par PICARD.

Les fusils mitrailleurs claquent. PICARD se mêle lui-même à la bagarre.

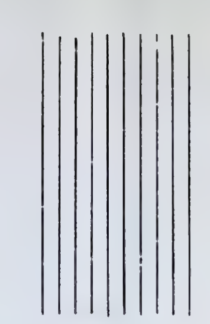
La situation des assiégés devient désespérée. SALVIATI s'enfuit par un vasistas. SCOPPA et SYLVIA sont pris. PICARD les fait emmener tous les deux en même temps que ses hommes poursuivent SALVIATI.

Celui-ci qui s'est enfui à travers champs le long de la voie ferrée, se sent perdu et, plutôt que de se rendre, se jette sous un train.

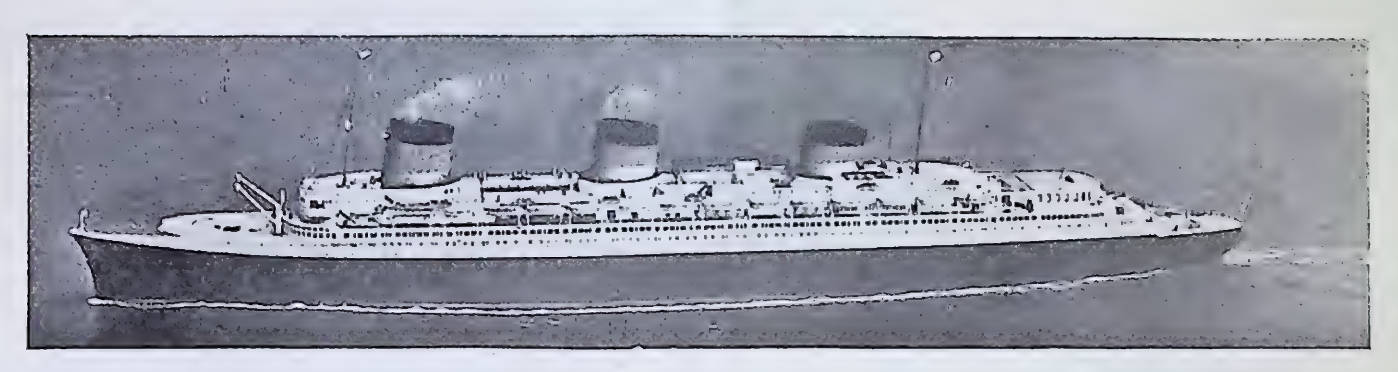
La police est victorieuse.

PHILIPPE a également bien mérité et c'est le sourire de DOLLY qui le récompensera.





De Paris . . .



. . . via Normandie . . .





. . . au Saint-Denis

Quelques films français . . . de Paris . . . via . . . Normandie . . . viendront au Saint-Denis . . .

L'HOMME DU JOUR
L'ASSAUT
BLANCHETTE
ANTONIA, ROMANCE HONGROISE
A NOUS DEUX, MADAME LA VIE
COURRIER SUD
LA DANSEUSE ROUGE
PETITE MARQUISE

UN MAUVAIS GARÇON
LES GAIS LURONS
NUIT DE FEU
IGNACE
FRANÇOIS 1er
MONSIEUR PERSONNE
JEANNE

... DE SON AMOUR POUR ELLE

Par JEAN ROB

Louis Chevalier n'avait plus vingt ans. Maintenant, quand il invitait des gens, il se contentait de les voir danser. Cela lui permettait d'ailleurs de passer plus souvent au bar.

— Un cognac. Non, donnez, je me sers moi-même...

Il vida son verre. En emplit un autre. Et vit entrer son vieil ami Maurice Bisson.

— Hé! fit-il en lui versant de la fine, on dirait, ma foi, que tu t'embêtes?

L'autre fit une moue.

— Quoi, c'est curieux? Allons, vieux frère, qu'est-ce qui ne va pas?

— Mais rien, rien! Dis-moi, cette Madame Duffault que tu m'as présentée tantôt, il y a longtemps que tu la connais ?

— Berthe? Mais je pense bien. J'étais garçon d'honneur de Duffault, à son mariage, il y a dix ou douze ans. Ravissante, hein?... Cigarette?... Cette pauvre chère Berthe, les années ne la font pas vieillir, elle...

— Si on allait prendre le frais, sur la véranda? proposa Bisson.

— A la bonne heure! Laissons la jeunesse se trémousser sans nous. Jules, apportez deux bouteilles, bien frappées... La petite table du coin. Et si on nous réclame, faites le mort.

Les deux hommes s'installèrent, l'un près de l'autre, en vieux camarades qui se retrouvent après des années de séparation. Le hasard avait promené Maurice aux quatre coins du continent. L'autre, fils d'industriel, rangé à bonne heure, accumulait des dollars le plus placidement du monde. S'il s'ennuyait parfois? Mon Dieu, non. Pour certaines gens, il n'est pas de grandes joies, ni de gros ennuis. La vie glisse: ils restent là.

— Mon vieux Maurice, commença le maître de céans, cela me rappelle nos réunions d'autrefois. Tu te souviens de nos frasques? On était bête, avant la guerre, et beaucoup moins pratiques que ces jeunes gens d'aujourd'hui, mais on savait s'amuser, pas vrai?

— Surtout toi! Le hasard t'a toujours bien servi.

Louis prit un air incrédule:

— Le hasard? Des bêtises. Ça n'existe pas. Seulement, il y en a qui se compliquent tout dans l'existence. Moi, j'ai horreur des complications.

Il y eut un silence. Un silence trop long, dont Chevalier s'inquiéta:

— Toi, fit-il, tu as changé. Autrefois...

— Autrefois, autrefois, mais je ne pense qu'à ca, Louis. J'y pense même trop! Ecoute, je veux savoir quelque chose. Tu viens de dire: "Cette pauvre chère Berthe...". Ainsi, elle n'est pas heureuse?

— Heureuse... heureuse... ça doit, comme toutes les autres femmes? Mais pourquoi cette curiosité à son sujet? Hé! poursuivit Chevalier, son mari est bon bougre, mais faudrait pas... tu comprends?

— C'est toi qui ne comprends rien, avec ta façon de te fier aux apparences. Evidemment, l?'effort de compréhension psychologique ne t'épuise pas!

— Bon! tu vas m'engueuler, à présent? Bois un autre cognac.

L'autre reprenait:

— Cette femme-là ne peut pas vivre heureuse. Intime comme tu prétends l'être avec Duffault, tu aurais pu deviner une tragédie dans leur union.

— Ma foi, tu divagues!

— Allons, parlons d'autre chose.

— Non, écoute, ton petit mystère me rend curieux. D'autant plus que Berthe ne peut rien envier aux autres femmes. En somme, issue de bonne famille, elle a épousé un homme riche, de physique agréable, reçu dans. . . dans. . . mettons la bonne société, de quoi se plaindrait-elle? Elle jouit d'une santé excellente. Avec ça qu'elle est ravissante. . .

— Trop. Mais il y a dans sa vie, tu l'ignores sans doute, un drame. Un drame affreux. Voilà ce qui l'empêche d'être heureuse. Berthe Coulombe, le hasard que tu nies lui a tout donné, sauf la possibilité de vivre comme toutes ses soeurs, de s'intéresser à son existence, d'aimer son mari, de se laisser glisser sans heurt au fil des années. On pourrait, quand on ne connaît son histoire que de surface, la comparer à ces femmes fatales dont le cinéma a si bien popularisé le type. Avec cette nuance, néanmoins, qu'elle porte malchance comme si une mauvaise fée lui avait jeté un sort. Elle sème le malheur inconsciemment, ou plutôt contre toute sa volonté. Une fatalité, quoi!

"Tout-à-l'heure, je l'ai revue, apres onze ans d'absence: crois-moi si tu veux, c'est comme si je l'avais quittée hier. Pourtant, hier, c'était avant son mariage. Eh bien! elle n'a pas changé.

Maurice se tut brusquement, vida son verre.

— Tu l'as aimée tant que ça? questionna Chevalier.

— Moi? Non. Non, je ne l'ai guère connue que par mon pauvre ami Conrad Doumange. Il est mort, lui mort . . . de son amour pour elle.

— Un suicide?

— Un accident, selon la version officielle. Mais un accident survenu en de telles circonstances. . . D'ailleurs, Berthe elle-même y a vu le jeu d'un hasard maudit.

Nouveau silence.

Dans les deux grandes salles du premier, les danseurs oublient l'heure tardive. L'orchestre les entraîne dans un incessant tourbillon que les deux amis observent distraitement par une porte-fenêtre. Une soirée splendide. On dirait que la nature multiplie les étoiles, dispense sa brise la plus embaumée, acroche la lune des plus beaux jours pour ajouter au charme de cette fin-juin. Sur les pelouses, entre les bosquets chargés de mystère, des robes pâles glissent furtivement, avec des habits noirs dans leur sillage.

Les musiciens font la pause. Le diapason des voix fléchit aussitôt. On entend alors le murmure que fait la rivière, derrière la terrasse obscure.

Mais sur la véranda, Maurice et Louis, chacun au fil de ses pensées, ne perçoivent rien de cette féerie.

— Allons, fit soudain Chevalier, sa voix parut une clameur pour Bisson, rentrons, les invités prennent congé.

A l'intérieur, des groupes commençaient de se former, pour le départ. Duffault et sa femme s'approchèrent:

— Bien le bonsoir, mon cher Chevalier... Au revoir, Monsieur Bisson...

— Comment diable, vous partez déjà? demanda Louis.

— Heu... oui, Berthe se sent un peu souffrante. Elle veut même que j'aille la conduire demain chez des parents, à la campagne. La campagne avant juillet ! Quelle idée, n'est-ce pas ? Une idée qui la prend, comme ça, sans crier gare.

Duffault affichait un ton badin, ironique.

Mais Berthe posa un long regard sur les yeux de Maurice.

Et Maurice comprit. Comprit qu'elle fuyait, pour éviter qu'un hasard les remit en présence l'un de l'autre...

* * *

On était en juillet, un vendredi après-midi. Un orage s'était tout-à-l'heure abattu sur la ville sans chasser l'humidité lourde qui, depuis le matin, accablait les gens, tendait les nerfs. Par la fenêtre de son grand bureau particulier, au troisième,

(A suivre page 25)



. . . De son amour pour elle

(Suite de la page 24)

Louis Chevalier jetait un regard chargé d'ennui sur le spectacle de la rue. En ce moment, il songeait à sa famille, joyeusement nichée près d'un lac laurentien. Heureuses gens. Du moins se plaisait-il à le croire. Car il s'embêtait, en cette saison où les affaires vont au ralenti et réclament cependant votre présence. Ce soir, que ferait-il? Surtout avec cette chaleur...

Sa sténo lui annonça un visiteur. Maurice Bisson.

— Ah! qu'il entre, qu'il entre tout de suite, s'exclama Chevalier.

Enfin, il trouvait quelqu'un qui consentirait sans doute à passer la soirée avec lui.

Mais quand il vit entrer son vieil ami, il ne put se retenir de l'examiner avec gêne.

— Mais dis-moi, s'exclama-t-il, d'où sors-tu dans un tel accoutrement? On dirait que tu viens de galvauder la campagne sous la pluie?

— Et avec cette barbe de cinq jours, ça complète le tableau, hein? répondit Maurice, sans le moindre sourire. Je ne te dérange pas?

— Bien au contraire... Oh! je crois que je commence à deviner. Toi, tu viens de me prendre une de ces cuites à s'empoisonner le foie pour des mois. Alors, tu es en vacances?

— Si on veut! C'est-à-dire que je n'ai pas le goût de travailler. Et puis, je m'en fous. Tout m'écoeure. Et puis, j'avais envie de revoir ta vieille face.

Bisson faisait peine à voir. Jamais, de toute leur longue amitié, Louis ne l'avait vu aussi délabré. Il lui vint à l'idée que Maurice manquait d'argent.

— Dis donc, mon vieux, si... des fois... enfin, entre copains on peut s'offrir ça, si par hasard tu avais besoin d'argent?

L'autre releva la tête, orgueilleusement, presque indigné de ce soupçon:

— De l'argent? Elle est bien bonne. Je pourrais t'acheter ta petite usine séance tenante, mon pauvre vieux.

— Ouf! Tu me rassures. Et maintenant que je te tiens, je te garde. Que faisons-nous, ce soir?

— Ce soir?

Maurice semblait ne pas comprendre.

— Mais oui, ce soir, nous passons la veillée ensemble? Alors, où allons-nous, que faisons-nous? Une idée! Quelle heure est-il? Quatre heures vingt? C'est ca. Passe chez toi, enfile un complet de ville, rase-toi et viens me prendre à six heures. Nous dînerons n'importe où, ça n'a pas d'importance, et puis...

Louis prit un air mystérieux.

— Ensuite, questionna Maurice, nerveux.

— Ensuite, nous irons à *L'Etoile d'Or*, tu te souviens, la petite boîte que nous fréquentions si souvent quand je n'étais encore que le fils de mon père et que ton diplôme d'ingénieur te forçait à boucler la ceinture? Ça va?

— Si tu y tiens, répondit Maurice sans enthousiasme. Alors, c'est ça, je reviens à six heures.

Lorsqu'il eut franchi la porte, Louis Chevalier s'assit derrière son pupitre et, le coude sur le bras du fauteuil, s'inquiéta de son camarade. D'une fois à l'autre, il ressemblait de moins en moins au Maurice d'autrefois.

— Quelque chose qui ne va pas, murmura-t-il.

Puis, après un moment:

— Bah! la fatigue, sans doute. Ça passera.

....

Chevalier attendit en vain jusqu'à six heures et demie. Alors, il téléphona chez Maurice. La bonne l'informa:

— Monsieur est dans sa chambre... Non, pas encore descendu...

— Bon, ne le dérangez pas, j'arrive.

L'industriel arrêtait sa voiture, un quart d'heure plus tard, devant la somptueuse résidence de l'ingénieur. On lui ouvrit.

— C'est que, fit la bonne en cherchant ses mots, je ne sais pas si Monsieur peut vous recevoir...

— Comment, me recevoir. Il est seul, dans sa chambre?

— Si.

— Eh bien! avec un vieux copain comme moi, on ne fait pas de façon !

Et sans plus, Louis grimpa l'étage, s'arrêta sans hésiter devant la chambre de Maurice, la même qu'il occupait au temps de sa jeunesse, quand ses parents vivaient encore.

Il s'arrêta près de l'entrée, stupéfait.

Sur le lit en désordre, Bisson était étendu dans le même costume qu'il portait lors de sa visite au bureau. Ivre aux trois quarts, il poursuivait d'une voix confuse, un mystérieux monologue ou un nom, toujours le même, lui revenait aux lèvres: Berthe!

Par terre, deux flacons vides. Et une photographie de Madame Duffault, quand elle était plus jeune...

* * *

— Allô, Monsieur Chevalier, Louis Chevalier? C'est la bonne de Monsieur Bisson qui vous parle... Excusez-moi de vous appeler, comme ça, mais je sais que vous êtes bien ami avec Monsieur. Alors, j'ai voulu vous prévenir que je quitte mon service à l'instant...

— ...

— Ça, je sais bien, vous vous en moquez pas mal, mais je ne peux plus rester dans cette maison. J'ai peur. Depuis quatre jours, Monsieur ne quitte plus sa chambre. Il ne cesse de boire. Quatre jours qu'il n'a pris une seule bouchée!... J'ai peur qu'il arrive un malheur, moi. Alors, je m'en vais.

Louis Chevalier raccrocha le récepteur. De quoi se mêlait-elle, celle-là? Maurice Bisson se saoûlait sans dérougir? Il pourrait bien continuer des siècles si ça lui plaisait! Fini. Après tout, un industriel n'est pas un missionnaire. Ni un gardien des bonnes moeurs. Et puis, il avait bien d'autres chats à fouetter que de rescaper un homme assez vil pour tomber à ce niveau-là parce qu'une femme, bel et bien mariée du reste, refusait de satisfaire une passion coupable.

Parce qu'il avait beau chercher, Louis ne trouvait nul autre prétexte à l'inconduite de son vieil ami...

Il dicta deux ou trois lettres, s'affaira dans l'usine, de méchante humeur. Revint au bureau, jeta un coup d'oeil par la fenêtre. Puis, avertit sa sténo:

— Jeanne, vous verrez à la routine. J'ai à sortir. Déjà quatre heures? Non, je ne reviendrai pas cet après-midi.

Une fois dans son auto, il se demanda une dernière fois s'il devait se rendre chez Bisson, le morigèner, le faire cesser de boire. Mais il actionna le moteur et se mit en route. D'ailleurs, se dit-il encore, seul dans cette grande maison, dans l'état où il se trouve, il peut bien lui arriver malheur. Mieux vaut y aller...

Il fut étonné que la bonne vint lui ouvrir.

— Je vous croyais partie?

— Pensez-vous? Abandonner Monsieur comme ça? Non, je n'aurais pas fait ça. Seulement, si je lui fais des remontrances, il menace de me ficher à la porte. Alors, je vous ai téléphoné. Je savais que vous viendriez...

— Ah! oui? bougonna Chevalier. Est-ce que j'ai une gueule d'infirmière?...

Devant l'embarras de la jeune fille, le visiteur se radoucit:

— Vous avez de l'argent, au moins, pour le "train" de la maison?

— Que Monsieur ne s'inquiète pas. Elle exhiba une liasse de billets:

— Depuis quatre jours qu'il me les a confiés, je n'ai rien dépensé.

— Brave petite!

Avant de pénétrer dans la chambre de Maurice, Louis tendit l'oreille derrière la porte. Il ne perçut aucun bruit, que le son d'une douce musique. Il entra.

Bisson détourna lentement la tête, le considéra deux secondes, se reprit à écouter la radio.

— Tu pourrais au moins me dire bonjour, salaud? s'emporta Chevalier. A moins que tu préfères rester seul?

L'autre ne dit rien.

— Ecoute, supplia presque Louis Chevalier, en s'approchant un fauteuil, pourquoi me fais-tu la tête, comme ça? Depuis tantôt deux mois que tu es revenu de l'étranger, tu sembles changé à tel point... Allons, vieux, mon vieux Maurice, si quelque chose ne va pas, il faut me le dire, ça te soulagera. Si c'est un secret, on me marcherait sur le corps sans m'arracher un seul mot, tu le sais bien...

Maurice restait plongé dans un silence farouche. Louis aurait pu en pleurer de rage. Ce visage flétri, fané, hâvre, enfoui dans une barbe répugnante... ces mains nerveuses qui n'arrivaient pas à tenir en place... se pouvait-il qu'un amour malheureux eût provoqué cette misère!

La radio annonçait: "Maintenant, Mesdames, Messieurs, une chanson de Tino Rossi: "On n'aime qu'une fois".

Quelques secondes. La voix aux inflexions presque sensuelles commence:

"On croit aimer sans cesse,
"On n'aime qu'une fois..."

— Saloperie!

Maurice, brusquement, tourne la manette. Sans plus s'intéresser à la présence de son camarade d'enfance, il atteint un flacon à demi-vide, se verse une rasade.

— Maurice! Laisse ça! Tu te fais mal...

Alors, l'autre part d'un grand éclat de rire. Un rire à fendre l'âme.

— Voyons, Louis Chevalier, sois raisonnable! Tu ne voudrais tout de même pas que je me prive de la seule chose au monde à laquelle je veux bien, moi, m'intéresser? Ah! Ah! tu te fais mal... elle est bien bonne.

Puis, farouche:

— Et si ça me plaît, moi, de me brûler, de me saoûler jusqu'à ce que j'en crève, hein? Je n'ai pas le droit, dis? Non. Non, tu ne comprends pas. Tu ne peux pas comprendre, vieux Robespierre, tu n'as rien à te reprocher. Mais il faut que j'oublie, moi, tu entends? il faut que j'oublie... tant pis si je me fais mal, il faut que j'oublie le mal que j'ai fait!

— Berthe?

Maurice détourne la tête, lentement.

— Berthe? C'est vrai, il y a Berthe, aussi.

— Ce n'est donc pas elle que tu cherches à oublier?

— Non. C'est pourtant à cause d'elle. Car autrefois je l'ai aimée. Et Conrad Doumange est mort... Il est mort, lui, mort, mort, MORT!

— Allons, allons, ne t'emporte pas comme ça. Et puis, cesse de boire, veux-tu? Fais ça pour ton vieil ami, hein?

— Louis, est-elle heureuse, Berthe?

— Mais oui, mais oui, va, ne t'inquiète pas.

La crise, Chevalier le devinait, allait toucher au paroxysme. Bisson en était au point où les forces trahissent un organisme miné par l'alcool, mais où l'esprit, chose pitoyable, garde une lucidité extraordinaire.

Alors, hanté par l'idée fixe, mordu par l'incoercible besoin de parler, de vider enfin son âme ulcérée, Maurice commença:

— Non. Berthe est malheureuse, je le sais. Tout ça, c'est de ma faute, uniquement de ma faute. Elle le sait aussi. L'autre soir, chez toi, avant de partir, il a suffi, pour que je le sache, de rencontrer son regard. Jamais je ne pourrai oublier ce regard-là!

(A suivre page 27)



"Boulot Aviateur" avec Robert Arnoux, Jacqueline Daix, Jeanne Fusier-Gir, Jean Tissier, Abel Jacquin et Marguerite Moreno. (France Film)

"L'ILE DES ENFANTS PERDUS"

Dès que "DROLE DE DRAME" sera achevé, Marcel Carné tournera un film sur les bagnes d'enfants, "L'ILE DES ENFANTS PERDUS", d'après un scénario original de Jacques Prévert.

Ce film, au sujet hardi, d'une actualité incontestable, sera tourné presque entièrement en extérieur dans l'île d'Ouessant.

"HAUTE TRAHISON"

Le producteur Max Glass a commencé la préparation de son nouveau film, "HAUTE TRAHISON", dont la réalisation est prévue pour le mois de juillet. Max Glass établit actuellement la distribution de son film.



"Topaze" avec Arnaudy, Delia Col, Brouzet, Sylvia Bataille, Asso, Alida Rouffe, Arbuleau et Léon Bélières. (France Film)

"LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES"

On porterait à l'écran, au cours de l'année, cette pièce qui a eu le succès que chacun sait à la Comédie-Française.

"JEAN JAURES"

Prochainement sera donné le premier tour de manivelle du film *"Jean Jaures"*. Cette production de grande envergure est patronnée par l'Association des Amis de Jean Jaurès, dont Jean Longuet est le président, et Léon Jouhaux le vice-président.

"André Hugon tournera

"LE PERE SYLVESTRE"

de Tolstoi".

M. André Hugon, qui vient de terminer *"Sarati-le-Terrible"*, commencera, aux studios François-Ier, la réalisation du *"Père Sylvestre"*, sur un scénario qu'il a écrit d'après l'oeuvre de Léon Tolstoi.

La vedette de ce film sera très probablement un artiste du Théâtre d'Art de Moscou.

Le reste de la distribution sera composé d'artistes français. Aucun rôle n'est encore attribué.

"IDYLLE AU SOLEIL"

M. Provost tourne actuellement dans les studios de Saint-Laurent du Var le film *"Idylle au Soleil"*.

C'est une production en couleurs, procédés "Prodax", qui sera également réalisé en noir et blanc.

"YAMILE SOUS LES CEDRES"

Le roman d'Henry Bordeaux va nous montrer à l'écran les splendides paysages du Levant Tripoli, Oamas, où Charles d'Espinay va réaliser pour l'Impérial Film Production, les extérieurs. Parmi les interprètes, on cite jusqu'ici Jean Servais, Maxudian, Alla Donnell et Louis Saint-Calbre. Musique du compositeur Naggiar.

On annonce

"LE VOLEUR DE FEMMES"

La réalisation du film d'Abel Gance est reprise aux studios Pisorno, à Livourne.

Annie Ducaux, Leev de Maigret, Jean Max, Jules Berry en sont les interprètes.

"ABUS DE CONFIANCE"

Le prochain film de Danièle Darrieux est *"Abus de Confiance"*, scénario original de Pierre Wolff.

Charles Vanel, Valentine Tessier et Jean Worms font partie de la distribution.

"LES HOMMES SANS NOM"

A Ouarzazat (Maroc), Jean Vallée poursuit la réalisation des *"Hommes Sans Nom"*, avec Constant Rémy, Azais et Escoffier, noms auxquels il faut ajouter celui de Suzet Mais.

"LA REVOLTE"

La Société "Votre Film," qui réalise actuellement *"Les Hommes Sans Nom"*, annonce que sa prochaine production, *"La Révolte"*, tirée du roman de Maurice Larrouy, sera réalisée dans le courant du mois d'août par Jean Vallée. C'est Jean Gabin qui incarnera "le révolté", un matelot qui est le principal personnage du roman de Maurice Larrouy.

. . . De son amour pour elle

(Suite de la page 25)

Le malade se vida un autre verre. Et reprit:

— C'était en 1926. Dans le temps, tu te souviens, j'étais étudiant à Polytechnique. Mais nous étions moins intimes qu'aujourd'hui, vieux Louis. L'été de 1926! Je vois ça d'ici: mes parents partis à la campagne, notre grande maison déserte, je partageais une mauvaise chambre avec Conrad. Conrad et moi? Comme deux frères. Il était plus vieux que moi, tu sais? Oh! oui, attends... vingt-huit... c'est ça, il avait vingt-huit ans quand je n'en avais que vingt-quatre. Seulement, c'était un raté. Quand il se vit refusé aux derniers examens de droit, pour la deuxième fois, il n'eut plus d'autre idée que de s'en tirer n'importe comment, à n'importe quel prix. Dans le temps, les affaires allaient tout seul. Il gagnait, à ne rien faire, un salaire que, simple étudiant, je croyais le Pérou... Nous étions ensemble le soir fatidique où nous fîmes la connaissance de Berthe Coulombe... Je m'en souviens comme du jour où je fus diplômé ingénieur...

A mesure qu'il ressuscitait le passé, que sa jeunesse lui revenait à flots, Maurice Bisson paraissait éprouver un profond soulagement. Mais ses nerfs exacerbés démentaient le calme apparent de son visage. Par intervalles, un soubresaut l'agitait tout d'une pièce dans son fauteuil. Chevalier se fut senti plus à l'aise au poteau de torture. Car dans l'état d'affaiblissement où il se trouvait, Maurice s'épuisait à revivre des heures d'infortune, et dangereusement. Il le connaissait trop, cependant, volontaire, buté, têtu, pour tenter une diversion.

L'autre continuait:

— Un soir d'août, peu avant la rentrée. Nous étions allés au théâtre, une bien vulgaire petite salle de l'est, dans laquelle le "faubourg" s'entasse même pendant les canicules. Ah! je ne t'avais pas dit? Conrad s'était épris d'une danseuse, Rita. Un amour de petit bout de femme. Elle dansait mal, du reste, mais les spectateurs s'en moquaient bien. Parce qu'elle portait des costumes réduits au minimum et leur chantait des chansons comme on les faisait en 1926. Désabusé, obsédé par l'idée d'être un raté, Conrad se refusait pourtant d'aller vivre avec elle. Cynique, la belle enfant, cynique et jalouse comme pas une! Quand je refusais à Doumange de l'accompagner à la boîte, il disait: "Viens, viens, autrement, je peux faire des bêtises. Toi, tu parais si sérieux qu'en ta présence, les femmes restent raisonnables." Et j'y allais. Pauvre bougre...

Maurice but encore un whiskey, d'une main de plus en plus nerveuse.

— Alors, un soir d'août, nous allâmes, comme d'habitude, à ce théâtre dont j'ai oublié le nom. Comme d'habitude, nous occupâmes les deux sièges que nous réservait la direction, qui, en retour de ce privilège, trouvait moyen de verser à Rita un cachet moins élevé. D'ailleurs, je crois bien que la petite eût dansé pour rien, pourvu que Conrad... Mais revenons à ce soir en question. Arrivés après le premier entr'acte, nous nous rendîmes à nos fauteuils, dans l'obscurité. Mais dix minutes plus tard, lorsque les lumières baignèrent la salle, quel ne fut pas l'étonnement de Conrad de se voir assis près d'une jeune fille... comment dirais-je? Que je suis bête. Pas besoin de description: c'était Berthe. Imagine-la en mieux qu'aujourd'hui, avec onze ans de moins, et tu as le tableau. Par quel hasard, avec ses cheveux à la garçonne et son visage à la Botticelli, se trouvait-elle en ce théâtre mal famé? Sa toilette, humiliante pour ses voisines, par voie de contraste, captait le regard haineux des femmes et, surtout, des jeunes filles placées près d'elle. Mais Berthe, je ne savais pas encore son nom, ne s'apercevait de rien. Puis... le geste était-il calculé? elle échappa son programme, que Conrad lui rendit avec un empressement plein d'éloquence. Ils causèrent, ou plutôt se murmurèrent des choses que mes oreilles ne purent entendre, jusqu'au dernier rideau. Conrad me dit tout bas:

— Rends-moi service. Attends Rita à la sortie, dépose-là chez elle. Trouve n'importe quel prétexte pour m'excuser. Compris?

"J'acceptai. Mais je plaidai sans doute mal la cause de mon copain, car Rita me fit une colère folle quand je l'accueillis à la sortie. Elle refusa net ma compagnie et refusa de faire route avec moi. D'ailleurs, je m'en foutais bien.

"Ce même soir, quand il revint à notre chambre, Doumange exultait. Berthe le transformait subitement. Le coup de foudre s'avérait réciproque. Berthe Coulombe avait avoué à mon ami, le plus candidement du monde, que son désoeuvrement, que son ennui l'avait menée dans cette salle où elle comptait un instant se divertir. Et penser à autre chose qu'au fiancé dont sa famille l'accablait. Le septième ciel, quoi! Mais Conrad, et ce fut bien le début du drame, avait laissé sa propre médiocrité dans l'ombre. Le drame devait prendre des proportions bien plus redoutables le jour où Doumange voulut à tout prix que je fisse officiellement la connaissance de sa jeune fée, comme il l'appelait entre nous. Pauvre Conrad... De ce jour date notre malheur commun.

"Comme je te l'ai dit, j'avais vingt-quatre ans. J'étais à la veille de terminer mes études. Ma famille valait bien celle de mon camarade, issu d'obscurs travailleurs. Quant au physique, je me comptais, sans vantardise, mieux avantagé que lui. Séduit à mon tour par la grâce étonnante de Berthe, je n'épargnai rien, je ne reculai devant aucune trahison pour lui communiquer les sentiments que mon coeur, à ce moment, éprouvait pour elle. Rien n'y fit. Conrad seul existait, lui seul formait l'axe de ses pensées. Je demeurais l'importun qu'on tolère, dont la présence peut aller jusqu'à exaspérer. Le pire, mon vieux Louis, c'est que je m'en rendis compte. Que, affreusement jaloux du bonheur de Conrad, je résolus de me venger. Je ne devais plus, dès lors, reculer devant les moyens les plus méprisables. Cependant, j'assistais à une métamorphose qu'en d'autres temps j'eusse trouvée admirable. Conquis jusqu'à l'âme par le charme de Berthe, tout à l'idée de se hausser à son niveau, de s'en montrer digne, Doumange laissait ses funestes habitudes l'une après l'autre, reprenait pied dans cette existence qu'il avait répudiée après sa grande déception. Il redevenait un homme.

"Comment en arriver à mes fins? Par quel moyen lui voler son amour? Je croyais avoir trouvé. Un jour, je me rendis chez Rita que Conrad négligeait de plus en plus. J'ai dit sa jalousie? En apprenant la vérité, elle entra dans une colère folle, jura de se venger de Conrad, de ruiner son amour, d'humilier cette belle inconnue dont elle ne savait pourtant que le prénom.

— Pourquoi, lui suggérais-je n'écrivez-vous pas aux parents de Berthe? Voici leur adresse. Quand ils sauront de quel bois se chauffe Conrad, ils défendront à leur fille de le revoir. Il vous reviendra, vous le savez bien?

"La danseuse acquiesça séance tenante, écrivit la lettre empoisonnée sous ma propre dictée. Trois jours plus tard, Doumange arrivait au logis, à peu près aussi ivre que je le suis maintenant. Et aussi lucide. Je feignis ne rien comprendre à son attitude.

— C'est Rita, expliqua-t-il, la petite garce! D'elle, je pouvais m'attendre à pareille saloperie. Figure-toi qu'elle a écrit aux parents de Berthe. Il a fallu qu'elle m'espionne ou me fasse pister pour dénicher l'adresse. Ah! celle-là!... Si tu savais ce qu'elle leur a raconté! Le brave homme de père s'est retenu pour ne pas me jeter à la rue, comme le dernier des voyous.

"Le lendemain, quand il s'éveilla, Conrad Doumange redevenait le raté, le désaxé que j'avais connu. Il reprit aussitôt sa folle existence, travaillant un peu le jour, pour se procurer l'indispensable, courant les tripots et les bouges, la nuit, pour ne rentrer qu'au matin.

"Dégoûté, déjà tenaillé par le remords, j'abandonnai notre gite commun. D'ailleurs, les cours allaient reprendre à Polytechnique. Septembre commençait à mettre des ors et des mauves aux arbres rabougris de la ville. La métropole sortait de sa léthargie estivale avec la reprise de la vie sociale. Happé par le cercle de famille, j'en vins à oublier tout-à-fait celui dont j'avais provoqué le malheur, à oublier Berthe, la seconde victime..."

Maurice Bisson, secoué par la fièvre, voulut boire encore. Mais le flacon était vide. Il s'enfonça dans son fauteuil. Ses yeux errèrent sans but par la fenêtre où venaient de mourir les derniers rayons du soleil. Il ne parlait plus, épuisé par l'effort, ou effrayé de ce rappel du passé. Une horloge, en bas, sonna sept heures.

— Pauvre vieux, fit enfin Chevalier, pour rompre un silence gênant, il n'y a pas là de quoi fouetter un chat? En somme, ce Doumange, il n'avait changé de vie que temporairement. Supposons que rien n'ait entravé son amour pour Berthe, le naturel aurait quand même bientôt repris le dessus. Il se serait trahi lui-même un jour ou l'autre. C'est pour cette simple histoire qu'après onze ans tu te chiffonnes à ce point? Voyons, ça n'est pas sérieux!

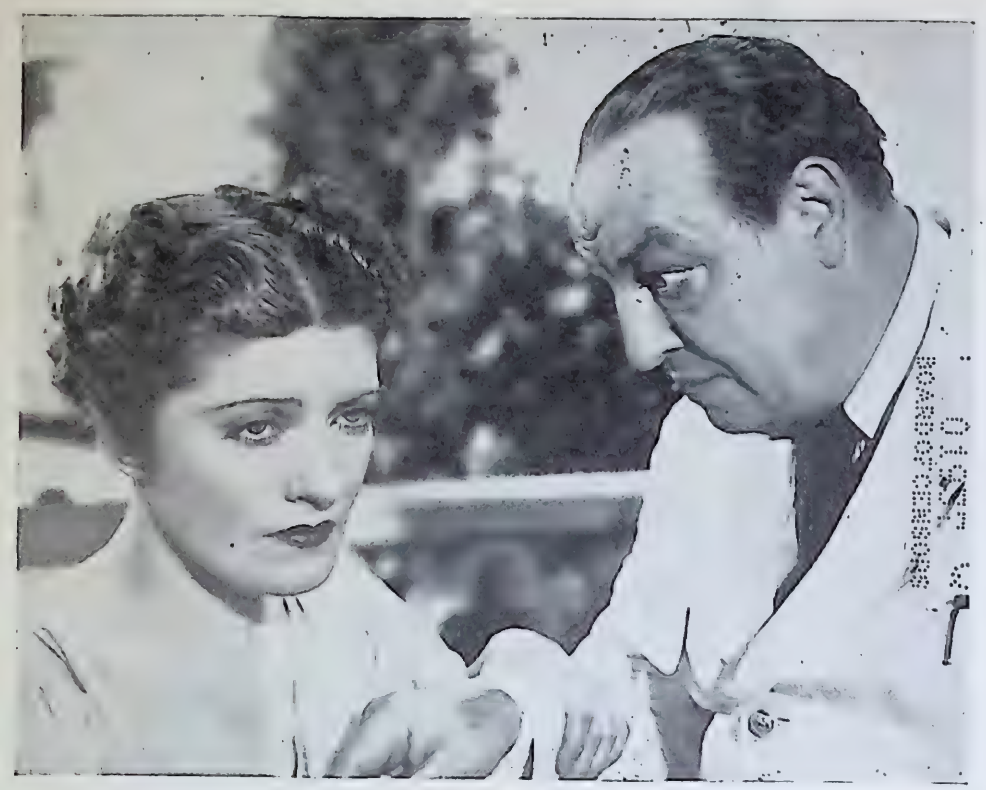
— J'ai soif.

— Tu as bu jusqu'à t'en donner la fièvre! Sois raisonnable. Tiens, je vais demander à la bonne qu'elle t'apporte un bouillon. Avec une bonne nuit de sommeil là-dessus...

— J'ai soif. Dis à la petite de monter un autre whiskey. Au point où j'en suis! Fais ça pour moi...

La voix, le regard se faisaient si pathétiques, suppliaient avec tant de force que Louis n'eut pas le courage de refuser. Quand il eut absorbé, coup sur coup, deux autres verres, Maurice eut un sourire béat.

(Suite à la page 33)



Marcelle Chantal et Harry Baur dans "Nitchevo". (France Film)

Au Clair de Lune, Raymond Ségard et Gaby Basset échangent des Serments d'Amour

Sur la plage de Djibouti, qui vient d'être reconstituée au studio de main de maître Selim (Raymond Segard) et Anita (Gaby Basset) semblent oublier le reste du monde, perdus qu'ils sont à se regarder dans les yeux à parler de leur amour et à faire des projets d'avenir . . .

Qui penserait qu'Anita, au joli regard, n'est point sincère? Et pourtant, elle ne fait que jouer au jeune homme la comédie que lui a apprise son oncle Nadir (Mihalesco), être sans scrupules qui n'a qu'un seul but: s'approprier la fortune du richissime Saïd-Ali (Harry Baur), le père de Selim. Aussi lui raconte-t-elle que son oncle veut la marier ou plutôt la vendre à un vieillard.

— Ah, si je pouvais lui rembourser tout ce que je lui dois, je serais libre . . . libre, tu comprends?

—Et cette liberté, qu'en ferais-tu?

—Je te la donnerais, si tu voulais...

C'est dit avec un tel accent de sincérité, que d'autres que le fougueux jeune homme se laisseraient prendre.

La scène est vraiment "au point" Richard Pottier est très content.

"Vous savez, me dit-il, Anita finit par se laisser prendre à son propre jeu, elle aimera vraiment Selim et elle en mourra... Avez-vous vu la chambre d'Anita ?"

La chambre d'Anita, avec son lit, sa coiffeuse et ses rideaux en cretome, a vraiment l'air d'une chambre où mille riens révèlent une présence féminine.

Mais ce qui est encore beaucoup plus étonnant, c'est la cave où sont déposées les caisses de munitions, car Nadir est un horrible trafiquant d'armes et de stupéfiants. Rien n'y manque, ni les murs lépreux par endroits, ni les toiles d'araignées. "L'homme-qui-fabrique-les-toiles - d'araignées" est vraiment un spécialiste du genre: je n'ai pu m'empêcher d'éprouver un certain dégoût, craignant me prendre les doigts dans cette masse gluante.

Ces trois décors, où se déroulent des scènes importantes des "Secrets de la Mer Rouge", viennent d'être construits aux studios François-1er.

On sait que Richard Pottier et ses interprètes, dont Henry de Monfreïd, auteur du livre du même nom, d'où l'on a tiré le film, viennent de tourner pendant de longues semaines les extérieurs, dans les environs de Djibouti.

Le climat est pénible là-bas, me dit Pottier. Nous en avons vraiment beaucoup souffert.

— On est bien content de retrouver Paris", renchérit Maurice Pecqueux qui rapporte de là-bas de belles photos.
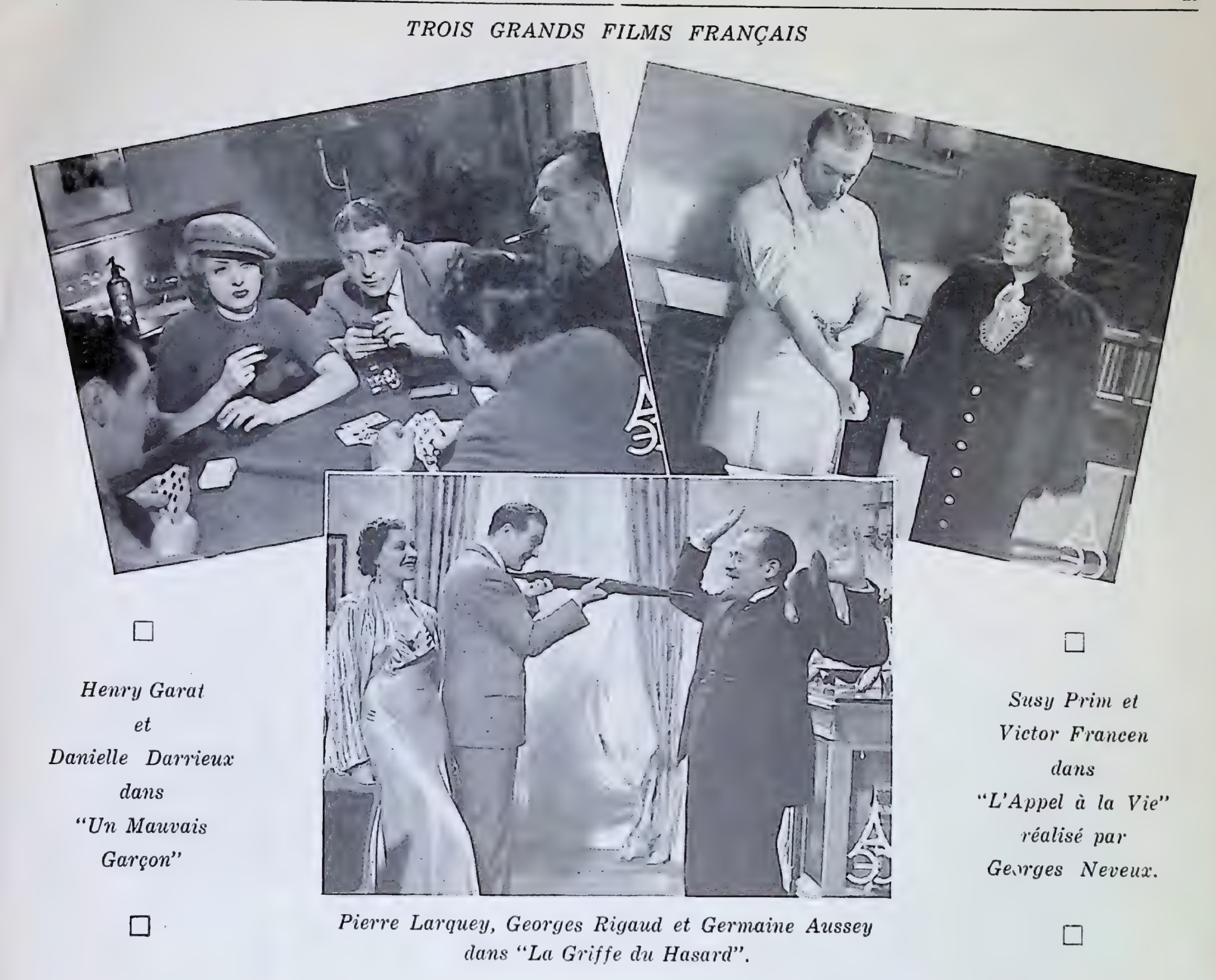
Tous sont bronzés, comme s'ils revenaient de vacances, personne ne se plaint de la chaleur des sunlights.

"On en a vu d'autres", dit-on en riant et il règne une bonne humeur qui est certainement d'excellent augure.



Ci-dessus la première photo arrivée au Canada illustrant une scène de "Les Secrets de la Mer Rouge" avec Harry Baur. (France Film)

TROIS GRANDS FILMS FRANÇAIS



Henry Garat et Danielle Darrieux dans "Un Mauvais Garçon"

Susy Prim et Victor Francen dans "L'Appel à la Vie" réalisé par Georges Neveux.

Pierre Larquey, Georges Rigaud et Germaine Aussey dans "La Griffe du Hasard".

Trois vedettes vous donnent trois conseils pour être belle

LE CONSEIL D'YVETTE LEBON

Je ne sais pas si vous me ressemblez mais le bain de chaque matin est pour moi un plaisir toujours renouvelé.

Les femmes de l'antiquité le prenaient au milieu de l'après-midi, faisant ainsi de leur toilette le but principal de la journée.

Ces moeurs d'une époque révolue semblent appartenir à la légende. Aujourd'hui, on prend son bain en dix minutes, et il n'est plus question de ces raffinements poussés à l'extrême.

Pourtant, il est un détail auquel toute femme vraiment coquette reste sensible, c'est le bain parfumé.

Judicieusement choisies, les essences que vous emploierez mettront de la santé et de la gaieté dans votre toilette matinale.

Voici une recette que vous pourrez faire exécuter par votre phamacien, à peu de frais.

5 gr. de sulfate de sodium,
300 gr. de carbonate de sodium anhydre,
2 gr. de bromure de potassium,
2 gr. de fluoresceine,
8 gr. d'essence de pin sylvestre.

Elle est fraîche et pimpante cette bouffée d'air vif qui vous montera au visage.

Toute la forête flottera autour de votre baignoire.

LE CONSEIL DE MARTHE MUSSINE

Bien se poudrer n'est pas facile, et il ne faut pas, après avoir pris beaucoup de soins pour étendre son rouge et faire ses yeux, attraper sa houppe et la secouer sur le visage, comme un plumeau sur un meuble.

L'expression "un nuage de poudre" est jolie mais parfaitement haïssable. Cette façon de saupoudrer votre maquillage vous permettra d'avoir un bec enfariné, rien de plus.

C'est de votre poudre que dépendra l'aspect naturel de votre teint. Il importe donc qu'elle adhère parfaitement et ne s'accumule jamais aux ailes du nez, sur le front, sur les sourcils, et dans le creux du menton.

Pour cela, au lieu de vous servir d'une houpette en cygne, utilisez plutôt un morceau de coton hydrophile et appuyez fortement sur le visage et le cou.

Surtout, ne frottez pas comme je le vois faire quotidiennement autour de moi, vous risqueriez de faire des traînées, pour peu que vous ayiez la peau grasse; ce tamponnement discret donnera à votre épiderme une fraîcheur lisse dont vous serez très fière.

LE CONSEIL D'ALICE FIELD

Pour être belle il ne suffit pas de soigner son visage, de s'habiller avec goût. Encore faut-il "avoir de l'allure".

La plus étudiée des robes n'aura aucun chic sur une femme qui marchera le dos courbé, la tête rentrée dans les épaules, les pieds en dehors.

Il est nécessaire d'être souple, ce qui ne prétexte pas la mollesse et n'excuse pas cette démarche soi-disant serpentine que les femmes se croient obligées d'adopter, parce qu'elles n'ont plus de corsets à baleines.

Vous-même, lorsqu'une femme vous croise dans la rue, la tête haute, le buste bien planté sur les hanches, droite, fière, royale, ne vous retournez-vous pas avec admiration? Ce qui prouve combien se font rares l'allure et la distinction.

Il est une façon amusante et peu compliquée d'acquérir ce fameux port de tête et de bien dégager la silhouette.

Habituez-vous, lorsque vous êtes chez vous, à porter sur votre tête trois ou quatre livres en équilibre, ou encore une corbeille, un vase assez lourd, etc.

Cela vous donnera une marche souple, mesurée, harmonieuse, en même temps que cela affinera votre nuque.

NOSTALGIE



Voici les premières photos de NOSTALGIE, le beau film que tourne en ce moment Tourjansky, d'après l'oeuvre célèbre de Pouchkine.

Cette importante production MILO-FILM sera distribuée par la LUX dans la région parisienne, qui présente la semaine prochaine YOSHIWARA et LES DEUX SERGENTS. Nous reconnaissons, ci-dessus : Georges Rigaud et Janine Crispin; en haut (dans le médaillon), Harry Baur et Gina Manès; à gauche, de haut en bas : Janine Crispin seule; Harry Baur dans une scène caractéristique, et enfin une joyeuse réunion d'officiers russes sablant le champagne.

NOSTALGIE, qui comprend une brillante distribution, sera certainement l'un des films les plus marquants de la prochaine saison.

Les Transformations de Suzanne Dehelly

Suzanne Dehelly est une artiste qui n'engendre pas la mélancolie. Il suffit de bavarder quelques minutes avec elle pour s'en rendre compte.

— Le cinéma m'a habituée à tant de transformations, me disait-elle récemment, que je ne sais plus si je suis un homme ou une femme!

De fait personne n'a oublié LA BRIGADE EN JUPONS, où Suzanne Dehelly, en compagnie de Paulette Dubost, campa une femme agent de police fort divertissante. Voici qu'aujourd'hui, elle réapparait dans LA REINE DES RESQUILLEUSES, sous trois aspects imprévus, et qu'elle porte la culotte avec une crânerie très masculine.

— Je joue dans ce film, m'a-t-elle confié, trois personnages: Victoire, une bonne fille honnête et travailleuse; Victor, un garçon de garage effronté mais dévoué, et enfin une "simili-vamp" qui se prétend follement aimée du jeune premier Pierre Brasseur.

— Mais pourquoi toutes ces transformations?

— Pourquoi? Mais pour satisfaire aux exigences du scénario et me permettre, dans le film, de découvrir du travail.

"Est-ce qu'aujourd'hui les femmes ne sont pas obligées de se débrouiller comme elles peuvent? Je trouve un emploi de laveur de voitures, je le prends. Alors transformation. J'abandonne ma jupe et mon corsage, j'enfile un pantalon. Les cheveux bien tirés, un mégot collé au bord des lèvres, une combinaison tachée d'huile et me voilà métamorphosée. Alors à mon garage je rencontre Pierre Brasseur, un jovial Américain pour qui j'éprouve une sympathie aussi irrésistible que désintéressée. Comme il a le pourboire facile et le portefeuille bien garni, il tombe entre les mains d'aigrefins qui veulent en profiter. Heureusement, je suis là. Deuxième transformation. Je me "déguise" en femme et, grâce à son valet, Max Dearly, je fais croire à son amie que je suis moi aussi du dernier bien avec lui. Il s'ensuit des péripéties que je ne vous conterai pas puisque le film vous les apprend, mais je puis vous dire que cette "reine des resquilleuses" m'a appris des tas de choses: d'abord à laver des voitures, ce qui peut toujours être utile, ensuite à imiter les garçons, ce qui n'est pas si facile qu'on le pense, enfin à devenir "vamp", ce qui est pour moi le plus difficile!"

Lorsqu'on connaît Suzanne Dehelly joyeuse et bon enfant, on le conçoit sans peine.



Alfred Pizella, Henri Guisol, Henry Garat et Lilian Harvey dans "Les Gais Lurons".



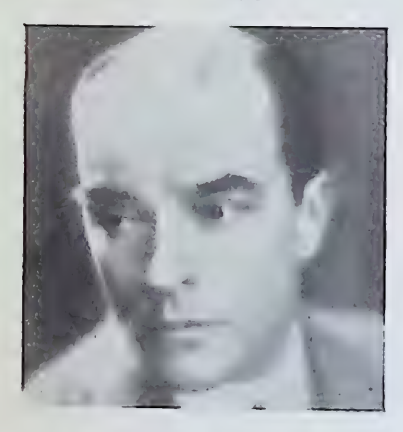
Suzanne Dehelly (France Film)

Les collaborateurs du film:

"La Bataille Silencieuse"



Kate de Nagy



Jean Bommart



Pierre Fresnay

JEAN BOMMART — Né en 1894, il débuta dans la littérature après avoir exercé de nombreux métiers interrompus par la guerre où il est grièvement blessé devant Verdun en 1916.

Deux ans de voyage à travers les Balkans, et Jean Bommart publie des nouvelles et trois romans: *"Le Revenant"*. *Sourcils Joints"* et *"Dette de Sang"*, dont le premier reçut le Prix du Cercle Littéraire en 1932.

Abordant le théâtre, Jean Bommart adapte son roman *"Le Revenant"* à la scène et cette pièce, sous le titre de: *"Man of Yesterday"*, connaît un brillant succès en Angleterre.

La Nouvelle-Comédie affiche pour plus de 100 représentations *"Sérénade à Trois"* que Jean Bommart adapte d'après Noël Coward, et les Escholiers montent *"Blanc et Rouge"*, une autre pièce de cet auteur.

Enfin, Jean Bommart écrit *"La Bataille Silencieuse"*, qui lui valut le Grand Prix du Roman d'Aventures. et ce livre aussitôt traduit dans toutes les langues remporta tant en France qu'à l'étranger, un énorme succès.

JACQUES NATANSON — Né en 1901, il écrit, dès l'âge de 18 ans, une pièce de théâtre et c'est à Lugné Poe que revient l'honneur d'avoir découvert ce vrai jeune.

En 1922, *"L'Age Heureux"* est créé, en effet, sur la scène du théâtre de l'Oeuvre, un nouvel auteur dramatique est né!

C'est encore à l'Oeuvre que Lugné Poe monte *"L'Enfant Truqué"*, le talent souvent âpre de Jacques Natanson s'affirme, *"Les Amants Saugrenus"* sont à l'affiche de Fémina en 1923 et Antoine écrit: "M. Jacques Natanson est déjà un maitre!"

En 1925, Jacques Natanson écrit *"Le Greluchon Délicat"* qui remporte un triomphal succès, on crée la pièce au Michel, elle est reprise à l'Avenue, à la Michodière... et bientôt traduite dans toutes les langues, le nom de Jacques Natanson franchit nos frontières.

Depuis, tant avec *"L'Infidèle Eperdu"*, *"Knockout"* *"La 40 C.V. du Roi"*, *"Je T'attendais"*, qu'avec *"Fabienne"*, *"Michel"* et *"L'Eté"*, Jacques Natanson a fait applaudir des oeuvres marquantes dans le théâtre contemporain.

Le cinéma se devait de faire appel à Jacques Natanson, qui écrivit pour l'écran de nombreux scénarios, des adaptations et des dialogues, notamment ceux du *"Greluchon Délicat"*, de *"L'Ordonnance"*, des *"Nuits Moscovites"*, des *"Yeux Noirs"*, de *"Tarass-Boulba"* et de *"Mademoiselle Docteur"* que réalisa G. W. Pabst.

PIERRE FRESNAY — Tant dans les rôles classiques — ce fut un des plus délicats interprètes de Musset et dans *"Le Mort en Fuite"* avec Jules Berry — que dans le moderne, il remporte ses plus brillants succès au Théâtre-Français dont il est devenu sociétaire en 1923.

En 1926 pourtant, Pierre Fresnay quitte le Français pour des raisons d'ordre administratif et le Boulevard, heureux d'accueillir un comédien de cette trempe, le verra triompher dans une longue suite de succès, dont *"Cyrano de Bergerac"*; il crée *"Je T'Attendais"*, *"Marius"*, *"Cette Vieille Canaille"*, *"L'Hermine"*.

En 1934 il triomphe à Londres avec Yvonne Printemps dans *"Conversation"*, pièce de Noel Coward. L'an après, ils créent tous deux *"Margot"*.

Si Pierre Fresnay débuta dans le muet, son étonnante carrière de comédien l'empêcha de tourner autant qu'il l'aurait voulu et ce fut dans *"Marius"* qu'il reparut pour la première fois à l'écran.

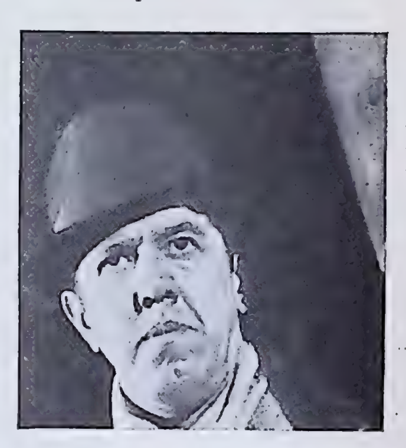
Depuis ses créations à l'écran furent retentissantes dans *"Fanny"*, *"César"*, *"La Dame Aux Camelias"*, *"Koenigsmark"*, *"Sous Les Yeux D'Occident"*, et nous ne donnons là qu'une liste incomplète des films qu'il tourna.

KATE DE NAGY — Elle est, on le sait, d'origine hongroise.

Ce que l'on ignore peut-être, c'est que la grande vedette internationale appartient à une des plus vieilles et des plus nobles familles de la Hongrie... et que rien ne la destinait au théâtre.



Jacques Natanson



Michel Simon

Mais, ce que femme veut... souvent se réalise, et Kate de Nagy, attirée par le septième art, fit d'éclatants débuts à Berlin.

En peu de mois, le nom de Kate de Nagy fut si populaire sur les écrans d'Europe Centrale, et la France devait bientôt affirmer la consécration de son talent avec le *"Capitaine Cradock"*, où Kate de Nagy remporta un légendaire succès.

Réclamée par Vienne, par Berlin, la grande star internationale arrive cependant à se libérer de certains contrats et tourne dans nos studios où elle fut souvent la partenaire de Fernand Gravey, de Jean Murat et de Pierre-Richard Wilhm.

MICHEL SIMON — C'est en 1920 que Michel Simon débute chez Pitoeff, et l'on remarque déjà chez cet étonnant comédien les plus brillantes qualités.

Engagé chez Louis Jouvet, Michel Simon incarne Clo-clo, dans *"Jean de la Lune"*, de Marcel Achard; et l'on sait l'inoubliable succès que remporta Michel Simon dans le film que Jean Choux tira de la pièce.

Tour à tour pensionnaire du Palais-Royal, des Bouffes Parisiens, du Gymnase, des Nouveautés et de la Michodière, Michel Simon, abordant tous les genres avec un égal bonheur, crée *"La route des Indes"*, *"Le Bonheur Des Dames"* *"Fric-Frac"* entre autres succès.

Venu au cinéma dès la glorieuse époque du muet, Michel Simon débute dans *"La Puissance du Travail"*, de Jean Choux (1921). et tourne *"Feu Mathias Pascal"* sous la direction de Marcel L'Herbier.



"Messieurs les Ronds de Cuir" avec Lucien Baroux (France Film)

. . . De son amour pour elle

(Suite de la page 27)

Il dit, d'une voix de plus en plus faible:
— Alors, je ne t'ai pas encore écoeuré? Ecoute donc la fin de l'histoire... Après, tu t'en iras, hein? tu t'en iras... je resterai tout seul, tout seul.

Sa langue s'empâtait. Les sons ne sortaient plus qu'avec peine. Pourtant, Bisson surprit, dans les yeux de Chevalier, un regard de vive commisération.

— Non... non, je ne veux pas de ta pitié. Je te dis ça, vois-tu, parce que tu seras le premier et le dernier à l'entendre. Oh! ne te fait pas d'illusion. Avec un pour cent d'alcool dans le sang, c'est la fin. Cela ne tardera pas de se produire. C'est bien ainsi. Parce que je n'aurais pas le courage, peut-être, d'en finir autrement...

— Maurice!

— Non, écoute. Un soir de décembre, cette année-là, le hasard... c'est vrai, toi, tu n'y crois pas, au hasard... me conduisit à la boîte dont je t'ai parlé. De la scène, où elle faisait son numéro, Rita m'aperçut, et je crus même discerner qu'elle m'adressait des signes, aussi discrètement que le lui permettait sa situation. Intrigué, je me rendis dans la coulisse, au baisser du rideau, et me trouvai face à face avec Doumange.

— Toi, fit-il en m'apercevant! Tu as eu l'audace de venir me relancer, me narguer jusqu'ici?

Il avançait sur moi, les nerfs tendus, prêt à bondir.

— Rita m'a dit ta sale machination. Et puis, je suis content, tiens, que tu sois venu. Nous allons régler ça... à ma façon.

Je voulus parlementer, le prier de vider cette querelle ailleurs, rien n'y fit. Il était grand. Grand et fort. Affolé, pris de panique, je ramassai un outil qui traînait par terre, lui assénai trois coups, quatre coups sur la tête, jusqu'à ce qu'il s'écroulât tout d'une pièce.

Au bruit de la lutte, on était accouru, Rita la première. Elle avait voulu me prévenir. Trop tard.

Je dois à l'excellente réputation de ma famille le silence dont on entoura l'affaire, au moment de mon arrestation. Je parvins à prouver l'état de légitime défense où m'avait mis cette attaque. On me relâcha.

Le lendemain, quand, bouleversé j'allai à l'hôpital où l'on avait transporté Conrad, une infirmière me demanda qui je voulais voir.

— Conrad Doumange? C'est au 307. Il vient de mourir.

Je restai là, figé par l'horreur de mon crime. Des gens passaient, me bousculaient, grognaient de me trouver sur leur chemin. J'entrai dans la chambre funèbre. Et je vis... je vis Berthe, effrondrée près du lit, la tête enfouie dans les draps, les mains crispées sur celles de celui que j'avais tué. Nous étions seuls, avec le mort. Quand elle releva la tête, elle posa sur moi ses beaux yeux bleus, dont le regard me fouillait jusqu'à l'âme. Elle ne pleurait pas. J'eus préféré des larmes, c'eût été moins pénible. Alors, elle comprit tout. Louis... Louis, si tu avais entendu sa voix, cette voix blanche, irréelle, cette voix de l'au-delà avec laquelle elle me dit :

— Mais je l'aimais, moi!

Je me suis enfui.. J'ai fui, pendant onze ans. Pendant onze ans, le remords m'a guetté à toutes les heures du jour, a empoisonné les pauvres joies que peut connaître un exilé. J'ai travaillé, peiné, trimé dur, pour oublier. Non. Rien. Enfin, le calme est revenu. Du moins, je le croyais. Et je suis revenu. Le hasard, le hasard maudit m'a remis sur sa route. Et il fallait que ce fut chez toi! Meurtrier, criminel, assassin, voilà ce que je suis, voilà l'ami que tu n'as jamais connu, Louis. Ha! ha! ha! Je te dégoûte, hein? dis? Mais dis-le donc !

Louis Chevalier se dressa, s'élança vers la porte, pour n'en pas entendre davantage. Le sang lui bouillonnait au cerveau, l'affolait. En dévalant l'escalier, il entendit encore un cri rauque, puis un râle affreux, puis ces mots :

— Fuis... fuis l'assassin... ha! ha! ha! je l'ai tué, tué! Il est mort... de son amour pour elle!

* * *

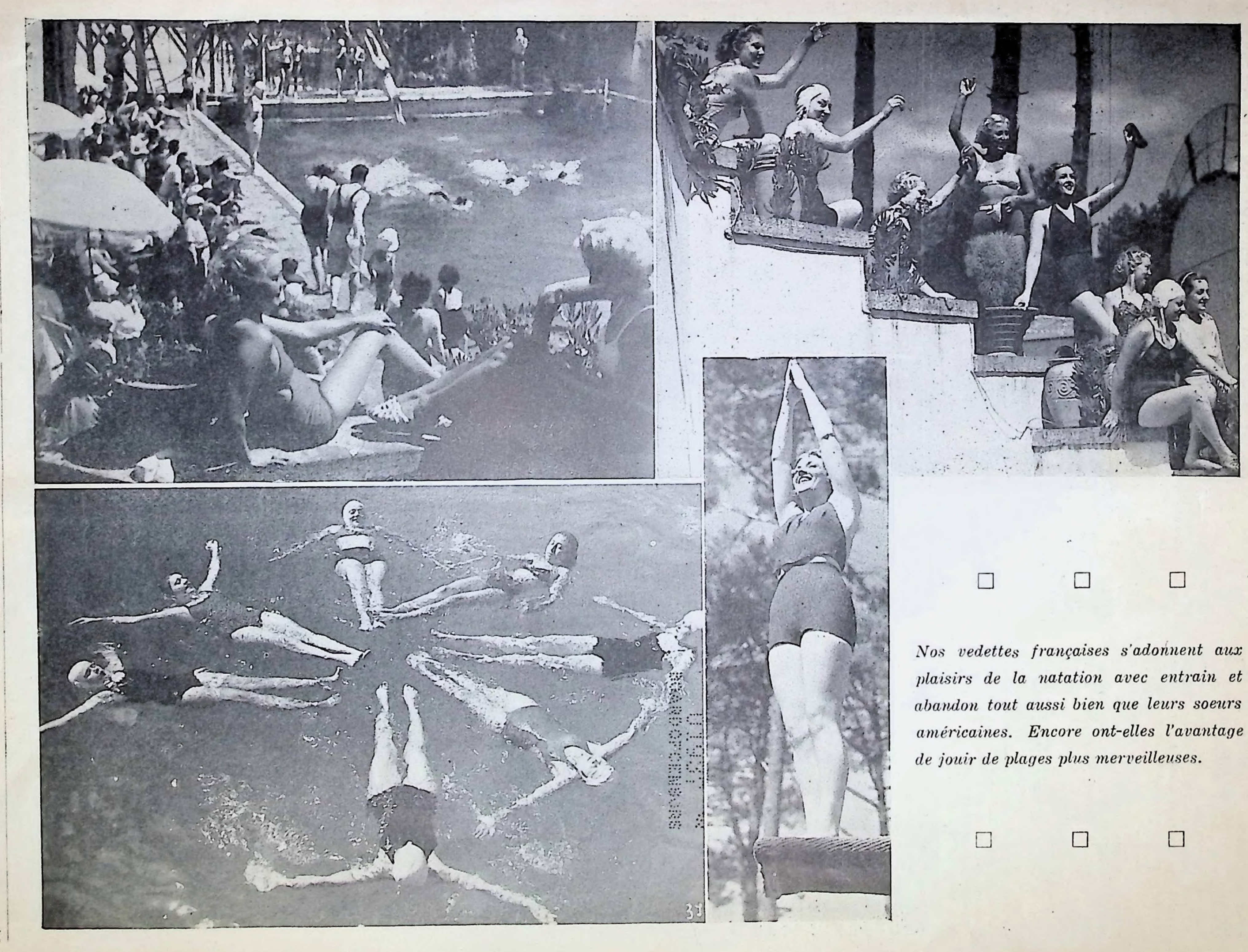
Duffault eut un moment de surprise:
— Berthe, tu sais bien ce Bisson, l'ingénieur que nous avons rencontré l'autre soir, chez Chevalier?

— Oui?

— Le journal annonce sa mort. Pauvre diable. A son âge, on n'aurait pas cru...

Berthe interrompit un moment son tricot, les yeux dans le vague. Un sourire, sourire de triomphe, sourire de vengeance, peut-être de haine, effleura ses lèvres. Puis, elle se remit à compter ses mailles...

Jean ROB



□ □ □

Nos vedettes françaises s'adonnent aux plaisirs de la natation avec entrain et abandon tout aussi bien que leurs soeurs américaines. Encore ont-elles l'avantage de jouir de plages plus merveilleuses.

□ □ □



Imprimerie des Editions Edouard Garand